

LA MÉDITERRANÉE DE JEAN-CLAUDE IZZO  
OU LE SOLEIL DES MOURANTS

DANIEL LEUWERS

Université François Rabelais, Tours

Il y a plusieurs manières d'envisager notre rapport à la Méditerranée. Il y a celle, synthétique et unanimiste, de Marguerite Yourcenar qui, dans *Le Temps, ce grand sculpteur*<sup>1</sup> écrit:

“La Méditerranée a deux portes: l'Hellespont à l'est, à l'ouest les colonnes d'Hercule; sa connaissance n'est complète que si l'on s'est engagé dans ces deux détroits, dans les régions qu'ils ferment ou qu'ils ouvrent. A l'extrême bord de l'Espagne comme aux confins de l'Asie Mineure et de la Thrace, l'Europe s'affirme en même temps qu'elle s'achève. Cet Orient, cet Occident oscillent depuis vingt siècles aux deux bouts d'une balance dont le fléau est Rome”.

De cette Méditerranée duelle, il convient d'embrasser les deux rives. Cette vision traditionaliste ne tient compte ni de certaines spécificités ni d'évidents rapports de force. Elle reste historiciste sans être profondément humaine.

La vision que le romancier français d'origine italienne Jean-Claude Izzo (1947-2000) a de la Méditerranée est, elle, volontairement restrictive. Elle ne donne pas dans la globalisation intellectuelle, mais s'apparente à une approche sensible et vécue du sort des hommes. Les deux derniers livres de Jean-Claude Izzo (*Vivre fatigue*, Librio, 1998 et *Le Soleil des mourants*, Flammarion, 1999) en apportent l'illustration.

Dans “Au bout du quai”, qui est l'une des nouvelles de *Vivre fatigue*, le docker Gérard se retrouve au chômage et erre sur le port de Marseille réaménagé par les élites locales. Lui qui a été viré de son logement songe à aller voir Gilbert, son ami syndicaliste, mais un sentiment de fatigue énorme le submerge, et son dernier cri sera “Porcs!” avant qu'il ne se jette dans la mer, au bout du quai.

Roman, *Le Soleil des mourants* nous plonge dans un univers où l'exclusion est encore plus radicale: celui des S.D.F (Sans Domicile Fixe). Le héros, Rico, a été délaissé par sa femme Sophie qui ne lui laisse même pas le droit de voir leur fils Julien. Il se retrouve seul à Paris après avoir eu pour ami un certain Titi qui vient d'être assassiné. Aussi décide-t-il de

<sup>1</sup> Paris, Gallimard, 1974, p. 1 67

quitter la capitale et de gagner le Sud de la France. Une longue halte en Avignon lui permet de connaître une jeune Bosniaque, Mirjana, à laquelle il s'attache. Celle-ci est sortie de Bosnie où les massacres serbes l'ont traumatisée, et elle doit désormais payer ses passeurs albanais devenus ses proxénètes. Rico connaît donc une femme dont le sort est encore plus terrible que le sien mais qui sublime son enfer en lisant du Saint-John Perse. C'est sa façon à elle d'exorciser les monstres passés et présents, de maintenir un certain soleil qui lui fait oublier tout désir de vengeance. Mais si la "musique" de Saint-John Perse sauve quelque peu les "condamnés", elle n'empêche pas Mirjana de connaître la mort et de laisser à Rico le souvenir beau et amer de ce qui aurait pu être un grand amour – et qui l'a été peut-être.

L'expérience malheureuse d'Avignon incite Rico à descendre jusqu'à Marseille où il rencontre un très jeune garçon, Abdou, qui a fui lui aussi les massacres de l'Algérie mais que les autorités françaises renverront aveuglé en Algérie dès qu'il aura atteint sa maturité. Cette maturité, Abdou n'en manque guère, et c'est d'ailleurs lui qui prend, à la fin du livre, la parole pour Rico lui-même, de plus en plus happé par l'idée de mort. Abdou adore se loger dans les rochers pour regarder pendant des heures la mer Méditerranée. Il rêve, mais sa pensée s'oppose à toute idée de retour au pays des intégristes. De l'Algérie, il ne conserve que quelques souvenirs, mais aucun espoir ne s'y mêle. De même, les derniers espoirs ou fantasmes de Rico se sont estompés. Sur les murs de Marseille, il voit une affiche très sexy sur laquelle son ex-femme Sophie pose – et c'est pour lui une nouvelle façon de lui faire sentir qu'elle lui est définitivement "volée". Rico rêve de retrouver Léa, qu'il a connue et aimée à Marseille vingt ans plus tôt, mais ne découvre au bout du chemin que cruelle déception. Les massacres intégristes dont Abdou lui parle ne mettent que mieux en lumière le massacre intime qui le mine. Il aime à lire *L'Odyssée* et l'épisode où Calypso retient Ulysse. C'est là un subterfuge pour maintenir en lui une "petite musique", tout comme Mirjana décelait en Saint-John Perse une musique apaisante. Mais le soleil que suscitent ces musiques ne se révèle être que le désespérant "soleil des mourants".

Ce qui finalement émerge des deux derniers livres de Jean-Claude Izzo, c'est une vision toute parcellaire de la Méditerranée, une vision qui s'arrête au peu de mer que l'on voit de la terre. Pas de point de vue panoramique, mais un recroquevillement sur la blessure. Les hommes blessés (Abdou et Rico) regardent la Méditerranée avec un enthousiasme premier, mais cette mer ne leur ouvre aucun horizon, ne leur ménage aucun au-delà. La mer n'apporte tout au plus que le baume de quelques souvenirs heureux, que la vie s'est par ailleurs chargée de briser. La mer, c'est le reflux mélancolique du passé. La mer, c'est le miroir du désespoir, le soleil dernier, le soleil des mourants.

La mer est amère, comme disent les rimes célèbres de Charles Baudelaire et comme le rappellent à leur manière maints poèmes de Saint-John Perse. Mirjana, la Bosniaque, aime tout spécialement ce verset de Saint-John Perse:

“La nuit t'ouvre une femme: son corps, ses havres, son rivage; et sa nuit antérieure où gît toute mémoire”.

La mer est conçue comme une femme qui entraîne vers une nuit antérieure où tous les démons veillent et vrillent la mémoire – une mémoire assaillie par les aspects les plus dérangeants du fantasme de la “scène primitive” (viol, meurtre, émascation). On entre ainsi dans les marges de l'irreprésentable, de l'inimaginable – et qui pourtant se réalise et se vit. Résigné, le père de Mirjana confie à sa fille qui ne l'oubliera guère:

“On ne peut rien contre l'incompréhensible”<sup>2</sup>

Dans le singulier roman de Jean-Claude Izzo (qui meurt peu de temps après l'avoir publié), la Méditerranée n'est plus le lieu d'un va-et-vient rêvé. Elle figure seulement une série de lieux que l'homme dépossédé, déboussolé, exclu, marginalisé adopte comme des refuges provisoires. Tel est le cas de Marseille qui, dans *Le Soleil des mourants*, incarne la Méditerranée souffrante.

Avec Izzo, on quitte le monde rassurant du désir pour pénétrer dans les sphères angoissantes du non-désir, de l'impuissance (Michel Houellebecq fait semblable constat dans ses romans mais en désignant une impuissance liée au monde du travail lui-même et aux méfaits du libéralisme ambiant). Il ne subsiste, chez Jean-Claude Izzo, que la petite musique poétique susceptible de combler le non-sens régnant. Le roman de Izzo nous confronte finalement à des sortes de cadavres à la mécanique prolongée. Il préfigure certainement un siècle où une minorité chanceuse d'hommes aura les moyens de s'offrir des voyages à travers des îlots préservés de la planète, tandis qu'une majorité d'exclus n'aura plus recours au voyage que pour fuir la misère, la guerre, le génocide à répétition. A une Méditerranée bienheureuse, se superpose soudain une Méditerranée souffrante dans la convulsion des intégrismes les plus voyants mais aussi les plus souterrains.

<sup>2</sup> *Le Soleil des mourants*, cit., p. 178.